

POUR UNE RHÉTORIQUE FLAUBERTIENNE

Rodica STANCIU-CAPOTĂ*

La correspondance est un écrit à part. La lettre en soi joue généralement le rôle d'intermédiaire entre un expéditeur, qui met du temps à concevoir la lettre, qui veut transmettre quelque chose, et un destinataire qui se presse de déchirer l'enveloppe pour avoir une réponse ou bien pour voir qui et pourquoi lui a écrit.

La lettre transmet, dit quelque chose. Son texte intéresse plutôt que sa forme. Son message justifie son existence. Ce message porte l'empreinte de son expéditeur. Et c'est grâce (ou à cause?) de la matérialisation de ce message qu'une lettre peut susciter aussi l'intérêt de ceux auxquels on ne l'a pas destinée. La lettre, hors de son contexte existentiel, peut devenir un écrit quelconque ou un écrit porteur d'informations.

On a dit que de tous les écrits ayant des particularités littéraires – parmi lesquelles l'implication expressive de l'auteur et l'orientation vers un destinataire – la correspondance semble être la moins littéraire, car elle exclue la fonction poétique [2: 7].

Cependant, si la lettre est considérée hors du circuit auquel elle a été destinée, si le lecteur est un tiers, autre que le destinataire initial, si on ignore les circonstances dans lesquelles la lettre a été écrite et lue, c'est alors que cet écrit devient un texte, peut-être pas littéraire dans le plus classique des sens, mais un écrit intéressant la littérature. Car le message, la forme, parfois même l'écriture, nous incitent à imaginer un univers. Et cet univers peut à la rigueur être un univers littéraire. La lettre, envisagée comme telle « nu are sens – ci doar o mulțime de sensuri risipite - , dar poartă destin». [2: 9].

Le destin de la lettre est de communiquer. Elle ne perd jamais cette caractéristique, qui est un trait intrinsèque à son existence. Dans le cas de Flaubert, communiquer c'est dire et se dire, c'est faire connaître aux autres l'état de grâce qu'est le moment de la

création artistique et ses conceptions sur l'art et ses contraintes.

De Victor Hugo à Jean Paul Sartre, le problème de la communication littéraire a été toujours débattu. Les métaphores de la bouteille à la mer, de l'écho, du mage, de la « trahison créatrice », rendent compte de plusieurs aspects de cette communication (qu'elles l'envisagent dans l'optique de l'auteur, élément initial provoquant la communication ou dans celle du lecteur à la fois récepteur et créateur de l'oeuvre).

À toutes ces métaphores s'ajoutent les métatextes littéraires (journaux, préfaces, interviews), ceux qui nous aident à mieux voir les intentions du créateur, à nous expliquer, à voir quelle a été la relation intime, celle établie entre le créateur et l'oeuvre qu'il est en train d'écrire ou qui est en train de s'écrire. La lettre – moyen de communication, voilà donc l'enjeu de certaines correspondances entre les écrivains, parmi lesquelles celles de Roger Martin du Gard et André Gide, de Flaubert avec George Sand, Tourguenieff, les frères Goncourt, Guy de Maupassant peuvent en être les preuves.

Les Correspondances - dit-on - facilitent le travail des chercheurs. Elles sont des documents sur une époque, des voies royales vers un univers qui, une fois dévoilé, n'appartient plus seulement aux correspondants, mais aussi à un public qui en est intéressé:

«Document sur son temps, riche de jugements personnels et souvent profonds sur les penseurs et les artistes du passé et du présent, la correspondance de Flaubert est surtout une voie royale pour pénétrer sa personnalité et comprendre son oeuvre» [1: 29].

Ces propos de Jean Bruneau, celui qui s'est occupé et s'occupe encore de la réalisation de l'intégrale de la correspondance flaubertienne, nous présentent pourtant une opinion qui limite l'approche

* *Chargée de cours, Département des Langues Romanes et de Communication en Affaires, ASE Bucarest*

critique. Car le cas de Flaubert est un cas idéal: sa correspondance a été, au fur des années, envisagée comme un document, une création littéraire, un manuel, une leçon, un métatexte de son oeuvre.

Ses lettres ne cessent de susciter l'intérêt des lecteurs et des spécialistes, car par la succession des informations qu'elles comprennent, elles ne respectent pas seulement un itinéraire chronologique, mais aussi et surtout, un itinéraire idéatique, respectant plutôt le mécanisme de la pensée créatrice que celui de la rigueur scientifique.

Flaubert est un être du dialogue, ses lettres étant des répliques qu'il donne ou se donne, pour construire un dialogue ou, pourquoi pas, un monologue long comme une vie.

Flaubert n'a pas écrit de mémoires, n'a pas tenu un journal intime qui soit lu après sa mort. Il a écrit des lettres destinées à des lectures immédiates, dans lesquelles il a dévoilé ses idées, ses observations, ses conceptions vis-à-vis de l'ART et surtout de la littérature qui fut la raison de son existence. De cette correspondance monumentale, Flaubert a fait surtout un manuel.

«Deși importantă, condiția de document (manifestată într-o mai mare sau mai mică măsură în toate corespondențele de scriitori) pe care orice lectură aplicată trebuie să o aibă în vedere, este în cazul lui Flaubert în modul cel mai specific dublată de cea de «manuel» de practică și teorie literară, în care planul scriptural ajunge să coincidă cu cel existențial». [6: 14].

Dans une lettre adressée à Louise Colet en 1847, Flaubert déclarait: «J'écris pour moi» [4: 472], mais la vérité est que, dans le cas de Flaubert, il y a deux manières d'écrire: si les romans il les écrivait pour lui, pour se donner la mesure de lui-même, pour aboutir à la perfection à laquelle il aspire, les lettres il les écrivait pour les autres, pour leur transmettre ses idées, ses affres, sa conception sur la littérature et pour partager avec eux la surprise qu'il a devant l'oeuvre littéraire se faisant sous ses yeux. Dire par écrit, suppléait le dire verbal. Mais le dire avait le même but: communiquer / se communiquer.

Dire et se dire deviennent un seul. Car écrire était pour soi et pour les autres dans la même mesure. Flaubert écrivait par une nécessité existentielle et parce que c'était son devoir et sa mission sur terre.

Être paradoxale, Flaubert avait fui l'écriture «littéraire», qui lui posait tant de problèmes, parfois même existentiels, se réfugiant dans l'écriture des lettres. On a parlé même d'une crise épistolaire, car, ne voulant pas participer physiquement à la vie publique, il y participe spirituellement, il écrit des

lettres qui disent tout sur la vie, sur la littérature. Sur son travail qu'il hait, mais auquel il s'adonne pendant toute sa vie avec une ardeur et une application presque surhumaines.

«La vie de Flaubert est à ce point l'histoire de son effort littéraire que parler de ses cinq ou six romans, c'est rendre compte de cet effort dans sa presque totalité.» [5: 15], disait Henry James, observant aussi «la furie» du travail qui avait assez tôt remplacé l'amour de la littérature.

Vue à travers sa correspondance, la vie de Flaubert nous apparaît comme un dialogue incessant avec les autres. Un dialogue/monologue reflétant une vie qui fut une lutte permanente pour aboutir à l'expression parfaite, à la création idéale, une lutte douloureuse et acharnée. Le but? L'Art. Le Beau. La Perfection.

La Correspondance de Flaubert (que nous allons par la suite marquer avec majuscule) est tout à fait différente des autres écrits.

Premièrement parce que l'écriture n'en est pas ciselée, façonnée, dans le but de la perfection littéraire. Elle est spontanée, brusque, incisive, surprenant par le manque de souci quant à la forme, se résumant à transmettre des idées et des informations, des conseils et «théories» de la pratique littéraire. Et à Albert Thibaudet de dire qu'on y voit:

«le style à l'état libre, les phrases en récréation qui succèdent brusquement aux phrases en classe, le torrent des idées, des images, des absurdités, des bouffonneries, des obscurités, la sève provinciale, le cru normand» [8:145].

Deuxièmement par le fait que c'est par cette Correspondance que Flaubert réussit à acquérir le dédoublement qui lui permet de se voir aux prises avec son oeuvre et avec les éléments qui contribuent à sa création: mots, phrases, travail, le moi-écrivain. C'est grâce à cette activité épistolaire que Flaubert réussit à se voir dans cette hypostase de créateur «d'ouvrier donc, de la littérature» [3: 145], d'écrivain-artisan (conf. à Roland Barthes), la Correspondance étant le reflet fidèle de la lutte de Flaubert pour parvenir à la maîtrise de son art.

Retrouvant sa conscience dans l'écriture, vivant cette crise épistolaire et comprenant ses conséquences, Flaubert se rend compte au fur et à mesure qu'il travaille que:

«Une oeuvre littéraire n'est pas un simple moment dans la vie d'un écrivain. Le projet, auquel elle donne momentanément forme, dure et devient tout au long de sa vie, s'achève encore longtemps après que les poètes ont disparu (...). A côté de cela, l'écrivain qui est un homme, vit, mange et meurt comme tous les

hommes.» [3: 148].

On peut donc dire que la Correspondance flaubertienne, longue de plus de cinquante ans, est l'image même de Flaubert, de cette vie dédiée à l'art d'écrire. Dont il analyse les mécanismes de la création et la relation qui s'établit entre les éléments qui contribuent à sa constitution. C'est ce dialogue ininterrompu avec les autres et avec soi-même qu'on retrouve dans sa Correspondance, dont l'enjeu est de se déchiffrer, de se définir par rapport aux autres et surtout par rapport à l'oeuvre qu'il est en train d'écrire, à l'oeuvre qui est en train de s'écrire.

La Correspondance de Flaubert se construit comme on construirait un monument. Flaubert s'est fait un monument dès vivant, car pierre après pierre, mot après mot, ce monument est tel un kaléidoscope à mille lumières. Pour en voir la beauté et la valeur il nous faut de la patience, du temps et de l'amour. Autant d'amour que Flaubert en a mis pour écrire sa Correspondance. Amour et haine en même temps pour

ce métier qu'il a choisi comme mode de vie: celui d'écrivain.

Pénétrer dans la chambre obscure qu'est la Correspondance flaubertienne, c'est pénétrer au-delà des mots, pénétrer dans le laboratoire où homme, amant, fils, frère, oncle, ami, écrivain, citoyen, se confondent pour en faire un seul : l'orfèvre Flaubert. Si on y pénètre on a la chance et la surprise de voir, de constater qu'il n'y a rien d'exceptionnel là-dedans, sinon *un homme* (seul, aux prises avec une idée - celle de la perfection dans l'art), *un matériau* (les mots qui lui opposent tant de résistance) et *une oeuvre en train de se faire* et de faire, de modeler, son propre créateur. Et outre cela, l'image d'*un travail* acharné, dont Flaubert démonte les mécanismes, qui fait son bonheur et son malheur en même temps. Offrant cette image au grand public Flaubert fait de cette majestueuse correspondance un *art d'écrire*, un cours de rhétorique, vu que celle-ci, dans le domaine de l'analyse littéraire, est formée de stylistique, poétique, histoire littéraire et esthétique [7: 118].

RÉFÉRENCES

1. Bruneau, J., préface à *Flaubert. Correspondance*, Paris, Gallimard, coll.Pléiades, 1973
2. Ciocarlie, L., *Mari Corespondențe*, București, Editura Cartea Românească, 1981
3. Escarpit, R., *Le littéraire et le social*, Paris Flammarion, 1970
4. Flaubert, G., *Correspondance*, tome 1, Paris, Pléiades, 1973
5. James, H., *Gustave Flaubert*, Paris, L'Herne, 1969
6. Mavrodin, I., préface à *Flaubert. Corespondența*, București, Editura Univers, 1985
7. *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil, 1972, Paris
8. Thibaudet, A., *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours* », Paris, Stock, 1936